

Boris Schreiber : un somptueux tout-à-l'ego

L'hiver 1943 fut une peinture qui chaussa bien mal le bonheur d'exister. Dans le naufrage de tout un royaume désemparé, un seul mot d'ordre régnait alors sans partage : tenir coûte que coûte. Enfant de la déception pure, rongé par le tourment d'être passé à côté d'une trajectoire de phénix, Boris Schreiber, né en 1923 à Berlin, paria magnifique, se croque tout nu, précaire et solitaire, au cœur de ces années fantômes, de 1936 à 1944. Un Niagara autobiographique, des dizaines de mois d'écriture acharnée, à l'arrivée près de cinq millions de signes, plus qu'*Anna Karenine* et *Guerre et Paix* réunis. Une formidable saga de l'égo. Exit le « je » gringalet du diariste assermenté... Nous avons d'entrée affaire à un majestueux « Boris et moi », suivi d'un inquiétant « Boris sans moi », enfin d'un déchirant « Boris tout seul ». Vertigineux jeu narratif où le moindre détail est resté gravé dans la mémoire d'un greffier sans distraction.

Mourir ou se taire. Boris choisira le bâillon. Il remplira à perdre haleine son journal de bord, « le Diary », son refuge, son alter ego. Seule sa mère, Genia, y aura accès. Elle croit au génie de son fils, elle lui promet la gloire. André Gide aussi. Il lui dira à 15 ans : « *Tu es un enfant prodige.* » L'adolescent jalouse Rimbaud. Ses professeurs tonnent : « *Schreiber, attention, vos relations littéraires vous tournent la tête, méfiez-vous !* » Le temps se bloque. La mémoire fait des grumeaux. L'enfant mettra toute une vie à se remettre de cette période vexatoire. Cinquante ans plus tard, Boris Schreiber assume, il se permet l'outrance mais ne se pardonne rien. Le petit Polack, le juif apatride, le métèque *heimatlos* crache les morceaux d'une vie construite sur des plaies : le marché noir, les lois de Vichy, les trains bondés, les masques haineux, les lâchetés du temps du sauve-qui-peut, les mensonges pour sauver sa peau, les militaires en short sur la Canebière, les violences de la Libération. Dans la touffeur des garnis, au long des nuits verticales de la grande frousse, remuements imperceptibles des lèvres et volutes crispées des cigarettes, le petit Borinka s'invente alsacien, fils d'officier russe blanc, mais il sait que seule son écriture lui servira de carte d'identité, cocasse et provocatrice à la fois. Les premiers mots de *la Recherche* sont familiers du grand public : « *Longtemps je me suis couché de bonne heure...* »

Viendra un jour où l'on se souviendra aussi de l'exorde du monumental œuvre de Boris Schreiber : « *Soir d'automne printanier, mais laiteux, comme si des grisailles d'hiver s'accrochaient déjà, invisiblement. La voix paternelle, tout à l'heure, a résonné, sans réplique : - Boris, tu peux regagner ta chambre !* » Un grand prix automnal pour ce livre hors gabarit honorerait des jurys à la recherche d'audaces et de flamboiements.

Un silence d'environ une demi-heure

Le Cherche-Midi, 1028 p., 179F.